

contraire, ces prêtres auraient continué à remplir ces fonctions d'experts juridiques jusqu'en 200 av. n.è. Cette affirmation répétée à plusieurs reprises repose avant tout sur des spéculations, aux bases documentaires très fragiles. – Dans un article bien documenté, L. Zollschan démontre que, contrairement à une idée répandue, les fétiaux, prêtres chargés de déclarer la guerre et de sceller les traités, ont continué d'exercer leurs fonctions entre 200 et 32 av. n.è. – La dernière partie du volume aborde la question des rapports entre droit sacré, droit civil et citoyen. O. Tellegen-Couperus présente les liens entre droit sacré et droit civil : ce dernier s'est, selon elle, sécularisé fort tard et s'est développé sous l'influence des pontifes ; ce faisant, elle critique l'hypothèse de J. Scheid relative au châtement d'une infraction religieuse (*noxae deditio*). J. Rives examine la signification des termes *sacer-sanctus-religiosus*, que des juristes organisent à la fin de la République en une catégorie tripartite de *res divini iuris* (on aurait attendu ici une référence à M. De Souza, *La question de la tripartition des catégories du droit divin dans l'Antiquité romaine*, Saint-Étienne, 2004). Enfin, J.W. Tellegen étudie comment un testateur pouvait enjoindre ses héritiers, par un *fideicommissum* inséré dans son testament, de garder sa mémoire vivante, par exemple en lui construisant un monument funéraire.

Françoise VAN HAEPEREN

Federico SANTANGELO, *Divination, Prediction and the End of the Roman Republic*. Cambridge, University Press, 2013. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XXII-367 p., 3 ill. Prix : 65 £. ISBN 978-1-107-02684-1.

Le dernier livre de Federico Santangelo se donne trois objectifs : mettre en évidence la pluralité et la diversité des formes de divination dans la Rome tardorépublicaine ; souligner l'étroite imbrication des aspects politiques et religieux de la divination ; rendre compte du contexte culturel et des débats intellectuels autour de la divination et de la prédiction du futur. L'ouvrage est divisé en douze chapitres. Les deux premiers développent une étude publiée en 2012 – « Law and Divination in the late Roman Republic », dans O. Tellegen-Couperus, ed., *Law and Religion in the Roman Republic*, Leyde-Boston, 2012, p. 31-54. Le premier situe les enjeux du *De diuinatione* de Cicéron (« The *De diuinatione* in context », p. 10-36). Refusant d'y voir un dialogue aux conclusions ouvertes, F. Santangelo estime que le point de vue du célèbre orateur correspond très largement à celui du personnage de Marcus : ce n'est pas la divination romaine traditionnelle qui est rejetée, mais seulement celle de type prophétique, plus délicate à contrôler. Le deuxième chapitre (« The terms of the debate », p. 37-68) est une étude lexicologique des mots-clés de la réflexion : alors que la *religio* désigne une forme de culte qui prend place dans un cadre organisé et contrôlé, la *superstitio* renvoie aux formes non officielles de la participation religieuse ; contrairement au terme *prudentia*, qui s'applique à des formes d'expertise codifiées, le terme *diuinatio* se réfère à la prédiction de choses réputées fortuites et ne coïncide ni avec le terme moderne « divination » ni avec la divination publique romaine. Le troisième chapitre (« Fringe divination ? », p. 69-83) aborde des modes divinatoires peu fréquemment traités : l'auteur rappelle d'abord les très rares rêves qui furent pris en compte par les autorités romaines, qui y virent le signe d'une rupture de

la *pax deum* ; il souligne ensuite l'écart entre les affirmations du *De diuinatione* sur le déclin de la cléromancie et la riche documentation archéologique des sanctuaires à *sortes* d'Italie ; il évoque enfin les interprétations modernes du tirage au sort pratiqué à Rome et les débats auxquels il dut donner lieu à l'époque. Dans le chapitre 4 (« The haruspices and the rise of prophecy », p. 84-114), il défend la thèse d'une influence croissante des haruspices sur la divination officielle de la fin de la République, qui serait caractérisée par l'essor d'une divination de type prophétique. L'œuvre de Tite-Live nous faisant défaut pour la période postérieure à 167 av. J.-C., on peut se demander, toutefois, si les documents disponibles reflètent bien une évolution historique réelle, comme le pense F. Santangelo. Ce dernier replace alors (Chapitre 5, « Etruscan ages and the end of the Republic », p. 115-127) les réflexions tardorépublicaines sur les *saecula* et l'avènement d'un nouvel âge dans le cadre plus large des réflexions contemporaines sur le temps, dont se font l'écho la réforme du calendrier par César et les écrits de Virgile et d'Ovide. Dans le sixième chapitre (« Alien sooth : the Sibylline Books », p. 128-148), il rappelle l'importance de la consultation des (*quin*)*decimui* – *quindecemui* est fautif – *sacris faciundis* en cas de prodiges et insiste sur le tournant des années 80 av. J.-C. dans l'histoire de la tradition sibylline : en raison du conflit avec Mithridate, elle s'inscrit dès lors dans un cadre plus large de traditions prophétiques antagonistes ; les Livres Sibyllins, détruits dans l'incendie du Capitole en 83 av. J.-C., ne purent eux-mêmes être reconstitués qu'à partir de documents issus d'autres cités de l'Empire. L'importance politique des Livres explique la décision d'Auguste de les soumettre à un contrôle étroit et de les transférer dans le temple d'Apollon Palatin. En s'intéressant aux *harioli* et aux *uates*, dans le septième chapitre (« Wild prophecies », p. 149-173), l'auteur s'emploie à rendre compte du foisonnement divinatoire et prophétique à Rome, dans les sphères publique et privée ou à la frontière des deux, lorsque des devins privés, comme Marcius (212 av. J.-C.), Culleolus (87 av. J.-C.) ou la Syrienne de Marius, influençaient les autorités. L'auteur oppose ensuite l'indifférence de Salluste vis-à-vis de la divination (Chapitre 9, « Between fortune and virtue. Sallust and the decline of Rome », p. 182-191) à l'intérêt que lui portent plusieurs des correspondants de Cicéron (Chapitre 8, « Foresight, prediction and decline in Cicero's correspondence », p. 174-181) et deux auteurs augustéens majeurs : Virgile, qui accorde une grande importance à l'art augural et à la figure de la Sibylle (Chapitre 11, « Signs and prophecies in Virgil », p. 220-234) ; Tite-Live, qui confère un rôle structurel à la divination publique, en particulier à la *procuratio prodigiorum*, qui peut certes donner lieu à des excès superstitieux, mais dont la négligence met en péril la *pax deum* et l'avenir de la cité (Chapitre 10, « Divination, religious change and the future of Rome », p. 192-219). Le douzième chapitre (« Divination and monarchy », p. 235-266) aborde la reprise en main de la divination par Octavien-Auguste, plus particulièrement dans le domaine astrologique et augural (expulsion des astrologues et des sorciers en 33 av. J.-C. ; *augurium salutis* en 29 av. J.-C. ; publication de l'horoscope du *princeps* en 11 ap. J.-C.). Dans un excellent appendice, F. Santangelo explique le recours d'Antoine à l'*obnuntiatio* augurale plutôt qu'à l'*obnuntiatio* consulaire, en 44 av. J.-C., par la nécessité de revêtir une autorité suffisante pour contraindre Dolabella à composer avec lui. Si l'ouvrage présente de réelles qualités d'érudition, notamment dans le maniement des sources littéraires, s'il offre d'utiles synthèses sur

la place de la divination chez les auteurs tardo-républicains et augustéens et propose sur plusieurs points d'intéressantes analyses, l'ensemble nous a cependant paru trop peu structuré. En outre, plusieurs aspects fondamentaux de la divination publique romaine sont insuffisamment traités : les fonctions divinatoires des augures et des magistrats ne sont ainsi évoquées qu'en passant, sans parler du rôle du collège pontifical dans la prise en charge des prodiges, trop minimisé. À cet égard, nous sommes surpris des critiques que l'auteur adresse, p. 165, n. 74, à notre hypothèse d'une intervention systématique des pontifes dans la *procuratio prodigiorum*, par le biais de leur chronique-décret annuelle (Y. Berthelet, *Le rôle des pontifes dans l'expiation des prodiges à Rome, sous la République : le cas des « procurations » anonymes*, Cahiers « Mondes Anciens », 2, 2011, URL : <http://mondesanciens.revues.org/index348.html>). F. Santangelo lui-même rappelait pourtant, il y a peu, que les sources taisent généralement, comme allant de soi, l'intervention des pontifes en la matière (« Pax deorum and Pontiffs », dans F. Santangelo et J.H. Richardson, ed., *Priests and State in the Roman World*, Stuttgart, 2011, p. 171-172). C'est toutefois le positionnement historiographique de l'auteur qui laisse le plus perplexe. En prétendant dépasser une analyse strictement civique de la divination romaine par le recours au concept de « market model » prôné par Andreas Bendlin (« Looking beyond the civic compromise : religious pluralism in late Republican Rome », dans E. Bispham et C. Smith, ed., *Religion in Archaic and Republican Rome and Italy. Evidence and Experience*, Edinburgh, 2000, p. 115-135), F. Santangelo est victime d'une certaine historiographie allemande et anglo-saxonne, pour laquelle la religion des Anciens était moins une conduite liée au contexte de la cité-État qu'un choix individuel parmi une pluralité d'offres concurrentielles. Une telle approche, récemment dénoncée par John Scheid (*Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome*, Paris, 2013), amène malheureusement l'auteur à postuler une compétition, peu vraisemblable dans le cadre de la *religio* publique, entre les experts sacerdotaux que consultait le Sénat (haruspices et *uiri s. f.* notamment) et à accentuer artificiellement la pluralité de l'offre divinatorie romaine par un traitement indifférencié de pratiques divinatoires distinctes : celles qui, conformes à l'orthopraxie légitimée par la tradition et par les autorités civiques, relevaient de la *religio* publique ou de la *religio* privée (dans les familles, les quartiers ou les associations professionnelles) ; et celles qui, ne s'y conformant pas, relevaient pour les Romains non pas de la *religio*, mais de la *superstitio*, telle la consultation d'*harioli*, de *uates* privés ou même de l'oracle de Préneste.

Yann BERTHELET

Katariina MUSTAKALLIO, Sive deus sive dea. *La presenza della religione nello sviluppo della società romana*. Edizione italiana a cura di Donatella PULIGA. Pise, ETS Ed., 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 196 p., 21 pl., 18 fig. Prix : 20 €. ISBN 978-88-4673661-1.

L'objectif de ce livre destiné à un public d'étudiants ou cultivé n'est pas, affirme d'emblée son auteur, de « décrire ce qu'était la religion des Romains, mais plutôt d'observer les conceptions liées à un système de croyances et les modalités par le biais desquelles de telles croyances scandent les étapes de la vie humaine ». Il s'agira

donc d'envisager le « système romain du sacré », d'un point de vue historique et social (p. 9), dans une perspective anthropologique, consciente de « l'altérité d'un monde différent du nôtre » (p. 11). Le livre est divisé en douze chapitres, chacun suivi d'une orientation bibliographique classée thématiquement. Après un chapitre préliminaire servant d'introduction viennent quatre chapitres qui semblent axés principalement sur des périodes anciennes (sur les dieux de la Rome archaïque ; sur « le champ du sacré et les ordres sacerdotaux » ; sur les innovations religieuses des débuts de la République). Suivent des chapitres consacrés à la religion familiale, aux diverses étapes de la vie ou à la question des genres dans le « système religieux ». Très courts (entre 4 et 10 p.), ils en restent à des généralités, non exemptes d'imprécisions. Les derniers chapitres semblent se concentrer davantage sur les derniers siècles de la République et l'Empire : leur intitulé peut parfois surprendre, avec les « défis à la religion : esclaves ; affranchis, nouveaux cultes » ; « l'arrivée de l'astrologie à Rome » ; « hommes d'État et dieux » ; « l'empereur est-il un dieu ? ». Le plan oscille donc entre organisation chronologique ou thématique, sans qu'il n'apparaisse toujours clairement à quelle époque est consacré le chapitre en cours ou si l'on se situe au niveau de l'histoire ou de la représentation (à propos des origines notamment). Le ton adopté dans le livre est celui d'un récit, d'une histoire, certes agréable à lire, mais entachée de nombreuses imprécisions ou erreurs. Je me contenterai de quelques exemples significatifs. Le chapitre 3, consacré aux « ordres sacerdotaux » (la formule n'est pas particulièrement bien choisie) semble privilégier des périodes fort anciennes. Les uniques fonctions des pontifes qui y sont développées sont celles de « réparateurs » des ponts brisés régulièrement par le courant du fleuve, qui devaient être apaisés par des cérémonies adéquates. C'est un peu court et c'est prendre pour argent comptant des étymologies anciennes qui fournissent d'abord un reflet de la manière dont les anciens percevaient les origines de cette institution (relevons en outre que ne sont pas prises en considération les présentations alternatives qui existaient dès Varron au moins ; F. Van Haepelen, *Le collège pontifical*, Rome, 2002, p. 47-78). Une telle présentation est d'autant plus problématique que les fonctions principales exercées par ces prêtres ne sont pas même évoquées. À propos des Arvales, outre une inexactitude dans la localisation de leur bois sacré (il ne se situe pas sur la « via Ostiense » mais sur la rive droite du Tibre, à la Magliana), est répétée une vieille erreur, réfutée par J. Scheid dans sa thèse sur ces prêtres (pourtant citée en note) : contrairement à ce qu'affirme l'auteure, ces prêtres ne s'occupaient pas des cérémonies de purification des champs cultivés durant la fête des *Ambarvalia* (J. Scheid, *Romulus et ses frères*, Rome, 1989, p. 98-100, 442-450). Une autre vieille idée refait surface à propos de Mars qui est présenté comme lié à l'agriculture (p. 20) : les recherches de G. Dumézil, confirmées par les travaux de J. Scheid, ont pourtant bien montré que Mars est avant tout le protecteur redoutable contre tout ennemi et que, s'il est invoqué dans des contextes agraires, c'est comme protecteur farouche des champs contre toute hostilité qui les menacerait. – J'arrêterai ici l'inventaire, qui pourrait facilement être allongé. Pour une bonne introduction à la religion romaine, on privilégiera les manuels désormais classiques de J. Scheid (*La religion des Romains*, Paris, 1998, avec ses rééditions et traductions) et de M. Beard, J. North et S. Price (*Religions of Rome*, Cambridge, 1998).

Françoise VAN HAEPEREN